
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01644763 3





AU PROFIT DE LA FÉDÉRATION DES MUTILÉS DE LA GUERRE

MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AUTOUR DE JEANNE D'ARC



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6e)

MCMXVI

AUTOUR

DE

JEANNE D'ARC

MAURICE BARRÈS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AUTOUR
DE
JEANNE D'ARC



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (6e)

MCMXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 ex. sur papier de Chine numérotés 1 à 25.

75 ex. sur papier du Japon numérotés 26 à 100.

500 ex. sur papier d'Arches numérotés 101 à 600.

LETTRE

À

ÉDOUARD CHAMPION

2 – 1 – 16.

Mon cher Édouard Champion,

Vous avez réuni au bénéfice des mutilés de la guerre, un certain nombre de pages, qu'à diverses époques, j'ai écrites autour de Jeanne d'Arc. Je m'en remets entièrement à votre goût pour faire ce choix et constituer ce petit recueil.

Cordialement votre

Barrès

DOMREMY-LA-PUCELLE

L'ombre de Jeanne est sur cette vallée comme un mystérieux clair de lune.

DOMREMY-LA-PUCELLE

Quicherat est allé chercher Jeanne d'Arc dans le texte des deux procès de condamnation et de réhabilitation. Depuis quatre siècles, elle était enfouie dans ces pièces de procédure. On y trouve la matérialité des faits. Les questions de ses ennemis amènent Jeanne à donner sur toute sa vie d'innombrables détails, d'une authenticité certaine. Il y a là, par échappées, des réponses de la vérité la plus noble et la plus naturelle, des mots qui ont la forme de son cœur.

Ce sont vraiment les Mémoires de Jeanne. Mais recueillis par ses ennemis. Au reste, se fût-elle expliquée en confiance, qu'elle n'aurait pas réussi à faire le plein jour sur elle-même. Toute la suite des faits qui composent sa vie ne nous rendent pas complètement raison de son héroïsme. Il y a de l'inexplicable chez elle, et cet inexplicable, pour une

grande part, se rattache à des croyances et à des faits locaux.

Après avoir lu les textes de ses deux procès de condamnation et de réhabilitation, je voudrais que vous vinssiez dans ce pays de Domremy, tel qu'il demeure et que peut-être je pourrais vous le faire voir dans une atmosphère de respect, de vague crainte et de mystère, qui devait être plus dense, certes, au xve siècle, mais qui flotte toujours sur les fonds de la Lorraine.

Nous nous y acheminerons derrière une longue suite de visiteurs. Quelques-uns bien imprévus. J'ai un ami vosgien, le savant M. Pierfitte, qui, tenant sous la main un bel exemplaire de *la Pucelle*, aime à prouver que Chapelain a fait le voyage de Domremy. Il reconnaît le paysage natal de Jeanne dans ces vers qu'il m'a souvent cités :

> Sur les confins douteux de France et de Lorraine,
> Une épaisse forêt s'avance dans la plaine,
> Où des arbres chenus les troncs démesurés
> Sont, malgré mille hyvers, par le temps révérés.

— Depuis cinquante ans, ajoute M. Pierfitte, qu'on a soulevé la querelle champenoise de la nationalité de Jeanne d'Arc, ces « confins douteux » de la France et de la Lorraine ont un sens; mais, au

temps de Chapelain, je défie qui que ce soit de m'expliquer ce vers fait à Paris, si ce n'est par un pèlerin de Domremy qui a trouvé là des échos de querelles de clocher. Et les « arbres chenus »? Aujourd'hui, tout le monde connaît le Bois-Chenu, à l'orée duquel se dresse la basilique; mais alors, qui l'avait entendu nommer à Paris? Et les « troncs révérés », qu'est-ce, sinon l'arbre des fées?

Quel ingénieux commentaire! Je suis tout disposé, sur la foi de mon savant ami, à placer Chapelain au nombre des pèlerins qui firent le voyage de Domrémy, les Montaigne, les Michelet, l'Allemand Gœrres, hier Anatole France.

Je voudrais voir les portraits de ces illustres visiteurs dans le musée, mais je demande qu'on respecte la maison de Jeanne; peu de gloires sont assez pures pour faire le cercle autour d'une telle héroïne; c'est la mairie seule qui convient.

On y mettrait d'abord le roi de France, car le plus beau, le plus grave et le plus fécond des voyages qu'on ait fait au pays de Jeanne demeure celui du roi Charles VII. Treize années après le drame de Rouen, il vint à Domremy avec beaucoup de chevaliers, les anciens compagnons de guerre de Jeanne; Dunois, Xaintrailles et ce Robert de

Baudricourt, par qui d'abord elle avait été mise en selle. Le père de Jeanne était mort de douleur, semble-t-il ; sa mère, retirée à Orléans où les bourgeois lui faisaient une pension. Mais la masse de ses contemporains survivaient. On n'a gardé aucune trace des démarches ou des pensées du roi Charles à Domremy. Ce silence même possède une poésie d'une grandeur et d'une tristesse royales. Le prince chétif et sujet aux scrupules que Jeanne avait trouvé dans Chinon, inquiet de savoir s'il était devant Dieu l'héritier légitime du trône, se demandait maintenant s'il avait été conduit à Reims par une sorcière. Voilà d'ailleurs, à mon sens, ce qui explique le mieux qu'il n'ait rien fait pour sauver Jeanne : puisqu'elle avait été prise, c'est que Dieu la rejetait. Les années, en s'accumulant, n'avaient pu le rassurer. Il est permis de croire qu'il voulut connaître sur place l'opinion des compatriotes de Jeanne, de ceux qui l'avaient vu naître, grandir, prier et qui savaient si elle était de Dieu ou du Diable. C'est à Domremy que le roi prépara le fameux procès de réhabilitation, — double réhabilitation de la Pucelle et de la couronne de France, — où l'on vit plus tard défiler trente-quatre braves gens de la vallée, villageois, prêtres, bourgeois, hommes d'armes, et

les petites compagnes de Jeanne enfant : Hauviette, Mengette, Isabellette.

Les témoignages versés par Domremy au procès de réhabilitation nourrissent encore aujourd'hui la piété des admirateurs de Jeanne. Mais, si abondants qu'ils soient, ils excitent plutôt qu'ils ne rassasient notre curiosité d'avoir des détails sur les préparations qui firent d'une humble petite fille cette fameuse héroïne. Je veux respirer avec vous l'atmosphère où fut préparée Jeanne. Nous visiterons la maison de ses parents et sa chambre basse, dont la faible lucarne s'ouvrait jadis sur le cimetière. Nous la suivrons dans cette église mitoyenne où plusieurs fois le jour elle entrait ; nous mettrons nos doigts dans la cuve de granit où elle prenait l'eau bénite ; nous vénérerons la sainte Marguerite de pierre, touchante de rusticité, qui a vu Jeanne agenouillée.

Souvent j'ai gravi derrière elle le chemin du Bois-Chenu où ses ennemis l'accusaient d'avoir formé son dessein avec l'appui des dames fées. Sous ces arbres assez maigres et chargés de gui celtique, je n'ai pas entendu mon destin, mais du moins les oiseaux de mai.

On a pu craindre, ces dernières années, qu'une

excessive indiscrétion des bâtisseurs pieux n'éloignât leur concert. Une basilique à l'orée du bois, un couvent sur les pentes et divers édicules au milieu des prairies altèrent le paysage. Je m'en suis plaint à l'occasion. Il fallait nous permettre, disais-je, d'errer sur cette colline, sans que rien nous divertît des herbes, des fleurs, des arbres, des vallonnements dont les douces puissances se croisèrent avec les regards de la vierge. Mais, cette faute, nous l'avons tous commise.

Autour de la chaumière de Jeanne, brodée maintenant d'une noble armoirie, nous avons disposé des bancs, des lilas fleuris et le groupe fastueux de Mercié. La petite maison, avec ses beaux sapins, sa cour sablée, sa grille circulaire, est un cottage. Les morts de Domremy collaborent à ce gracieux confortable installé sur le vieux cimetière. Que l'on est bien, en mai, dans le jardin de l'héroïque Jeanne!

Ce paysage d'élégie nous plaît parce que nous cherchons toujours à jeter sur le tragique un voile de bonheur. Nous avons mis la maison, l'église, tout le pays à notre goût ; nous voudrions mettre Jeanne elle-même à notre mesure. Dans ce paysage composé, nous aimerions promener une reine d'idylle. Il y a chez nous tous une disposition à

passer au cou de Jeanne un gentil ruban bleu, comme on en voit aux vierges de la place Saint-Sulpice. Quel contresens ! Jeanne était une enfant qui souffrait. S'il est un endroit tragique et couvert de vapeurs sombres, c'est l'église où la prédestinée fut baptisée. Auprès des murs de cette église, elle fut battue par de terribles ordres qui la jetaient contre ses parents, contre les mœurs... Et si nous maintenons davantage notre regard, les forces vraies, le sentiment qu'exhale cette terre lorraine nous sauvent de toute fade imagination.

*
* *

Domremy-la-Pucelle, ce n'est pas là un pays vide et creux, c'est une terre toute pleine, chargée d'esprit ! Jeanne s'y appuie sur un long passé et sur d'abondantes richesses imaginatives. Ce touchant village très simple, sur sa mince rivière, développe pour des yeux pénétrants des formes riches et variées de sens, un vaste horizon digne de celle qui en fait le point central. C'est un grand sujet à saisir et à considérer hardiment que cette petite maison de la naissance, accolée à son église, avec l'entourage que lui font la côte païenne du Bois-Chenu, la retraite si

pure de Bermont et la côte romaine qui porte « le camp de Julien ». Pendant longtemps, ce berceau champêtre de la petite fille et tous ces beaux témoins de sa vie obscure ne furent pour moi qu'un précieux bijou dans la solitude un objet de vénération, une relique où goûter les plaisirs de l'attendrissement plus que les bénéfices de la réflexion. Mais à chaque fois que je revois ce lieu saint, de meilleures clartés m'accueillent, et je m'imagine saisir des rapports émouvants et vrais entre Jeanne et sa terre natale.

Nulle mollesse dans ce doux reposoir, nul encombrement ; un goût pur et rustique, le charme salubre et fort des vierges sculptées sur nos cathédrales françaises. Quand je regarde cette vallée, la rivière et les côtes de Meuse, j'entends Jeanne qui parle ; je me répète les phrases toutes simples qu'elle dit à son procès, en réponse aux questions de ses juges et sous lesquelles semble palpiter la vie même de cette nature. Ces mœurs qui mûrissaient ici dans l'ombre, et la poésie familière domestique, exhalée aujourd'hui encore de ce paysage et que notre cœur y recueille, a la qualité, le son de tout ce que nous savons de l'héroïne avant sa vie publique. C'est ici qu'on aime à se répéter comme un livret sur lequel la campagne met la musique la plus émouvante et la

plus précise, les phrases limpides où elle racontait à ses juges de Rouen ce qu'elle fut pour ces collines et ces bois :

Dans mon pays l'on m'appelait Jeannette ; depuis que je suis venue en France, on m'appelle Jeanne... Mon surnom est d'Arc ou Romée, car, dans mon pays, les filles portent le surnom de leur mère... Mes voix, quand elles me parlent, m'ont appelée plusieurs fois Jeanne la Pucelle, fille de Dieu... Mon père s'appelait Jacques d'Arc, ma mère Isabelle... Ma mère m'a appris le Pater Noster, *l'*Ave Maria, *le* Credo *; c'est d'elle et non pas d'autre que j'ai appris ma croyance. J'ai été bien et dûment enseignée comment une enfant doit se conduire pour être bonne. On m'a appris à coudre la toile et à filer, et pour la quenouille et l'aiguille, je ne redoute aucune femme de Rouen. Pendant que j'étais dans la maison de mon père, je m'occupais à l'intérieur des soins du ménage. Lorsque j'ai été plus grande et que j'ai été jeune fille, je ne gardais pas habituellement le bétail, cependant j'aidais à le conduire dans les prés et dans un château appelé de l'Ile, où on le renfermait, par crainte des hommes d'armes.*

Ainsi parle Jeanne et nous cependant, nous

mettons nos pas dans ses pas et nous refaisons ses promenades.

A Domremy, nous sommes enveloppés dans la vapeur de mystère où Jeanne se forma. Nous voyons agir en elle, à son insu, les vieilles imaginations celtiques. Le paganisme supporte et entoure cette sainte chrétienne. La Pucelle honore les saints : mais, d'instinct, elle préfère ceux qui abritent, sous leurs vocables, les fontaines fées. Les diverses puissances religieuses éparses dans cette vallée meusienne, à la fois celtique, latine et catholique, Jeanne les ramasse et les accorde, dût-elle en mourir, par un effet de sa noblesse naturelle.

Fontaines druidiques, ruines latines et vieilles églises romanes, c'est un beau concert, là-bas, dont je ne sais rapporter qu'un trop froid compte rendu. Toute cette nature écartée ranime en nous l'amour d'une cause perdue dont Jeanne est le type idéal. Sous nos yeux, à Domremy, elle se meut dans les soins de la terre et puis s'élève à son vrai rang dans notre ciel. Autant que nous aurons un cœur celtique et chrétien, nous ne cesserons d'aimer cette fée dont nous avons fait une sainte.

Certains soirs, à Domremy, le ciel est chargé de vapeurs qui glissent avec un doux bruissement sur

les prairies épaisses et les collines de la Meuse. Cette pluie tiède, un vent léger, le crépuscule, l'éclat plombé de la rivière dans ses méandres composent une grâce, un repos inexprimables. Les villages s'enfoncent dans la brume, le cœur se perd dans le ravissement. Nul pays qui se taise davantage. C'est la vallée silencieuse. Ici les ailes sont repliées.



L'ENFANT DANS LA PRAIRIE

L'ENFANT DANS LA PRAIRIE

A une heure de Domremy, hors de la route et dans les bois, s'élève encore, auprès de la fontaine Saint-Thiébaud, cette chapelle de Notre-Dame de Bermont où l'enfant, presque tous les samedis, venait et priait en écoutant la cloche. C'est là qu'il faut aller, si l'on veut avoir avec Jeanne le plus sûr trait d'union. La fontaine n'a pas changé ; la voici au milieu des fleurs d'aubépine, d'églantier et de houx qu'elle cueillait, tressait en guirlandes et offrait aux saints patrons de l'ermitage, à saint Jean, à sainte Anne, à saint Thiébaud, dont les barbares statues encore debout sont toujours consultées, écoutées. Dans le silence de cette solitude, tandis que sonnait l'*Angelus* ou l'*Ave Maria*, le cœur de la jeune fille exhala d'infinies méditations. Jeanne était un grand poète qui venait dans ce désert prendre l'ordre de ses voix.

Ne la quittons pas, suivons-la lorsqu'elle rejoint ses compagnes que nous connaissons bien, cette Hauviette et cette Mengette qui, lors du procès de réhabilitation, nous ont parlé avec tant de familiarité, avec une si gentille tendresse, de leurs jeux et de leurs vies d'enfants à elles trois. Elles s'en vont avec innocence sur la côte suspecte où, dans ce royaume de Marie, s'est réfugié l'archange serpent, le serpent du paganisme qu'il faut toujours que la Vierge écrase.

Sur la côte de Meuse, en cet endroit toute pareille à ce qu'elle est partout, — prairies au bas, vignes sur les pentes, et, là-haut, dans les pierrailles, de maigres petits bois, — à moins d'une demi-lieue du village, se trouvaient l'Arbre des Dames Fées et la Fontaine des Groseilliers. C'est sur toute cette côte du Bois-Chenu que porta l'un des efforts principaux des juges de Rouen, et nommément de l'infâme d'Estivet, qui voulait à tout prix que Jeanne eût été suscitée par les esprits infernaux avec lesquels, à le croire, le méchant homme, elle s'entretenait, de jour et de nuit, auprès de leur arbre et de leur fontaine. Et la sainte de lui répondre par ces mots tout limpides, éclatants de sagesse :

Assez près du village de Domremy, il y a un

arbre appelé l'Arbre des Dames; près de cet arbre est une fontaine. J'ai ouï dire que les malades de la fièvre boivent de son eau et vont en chercher pour recouvrer la santé. Je l'ai vu moi-même, mais je ne sais pas s'ils en sont guéris... C'est un grand arbre, un hêtre; voilà pourquoi on l'appelle le beau may; on le disait appartenir au chevalier Pierre de Bourlemont. J'ai été m'y promener avec d'autres jeunes filles, et je faisais sous son ombrage des guirlandes pour la statue de Notre-Dame de Domremy. Plusieurs fois j'ai entendu des anciens, mais pas ceux de mon temps, dire que dames les Fées s'y donnaient rendez-vous. Une femme nommée Jeanne, la femme du maire Aubery, de Domremy, qui est ma marraine, a dit devant moi qu'elle y avait vu ces dames les Fées, mais je ne sais pas si c'est vrai. Jamais, que je sache, je n'ai vu les Fées auprès de l'Arbre, et je ne sais pas si, oui ou non, je les ai vues ailleurs. J'ai vu des jeunes filles suspendre des guirlandes aux branches de cet arbre ; j'en ai quelquefois suspendu avec mes compagnes; tantôt nous les emportions, tantôt nous lès laissions. Depuis que j'ai vu que je devais venir en France, j'ai pris peu de part aux jeux et aux délassements, le moins que j'ai pu. Depuis que j'ai eu l'âge de pleine discrétion, je ne sais pas

avoir dansé auprès de cet arbre; il se peut faire que quelquefois j'y ai dansé avec des enfants, mais j'y ai plus chanté que dansé... Mon frère m'a rapporté que dans le pays l'on disait que j'avais pris mon fait près de l'Arbre des Dames les Fées, mais cela n'est pas vrai, et je lui ai dit le contraire. Quand je suis arrivée auprès de mon Roi, quelques personnes me demandaient si, dans mon pays, il n'y avait pas un bois qu'on appelait le Bois-Chenu, parce que, disait-on, il y avait des prophéties annonçant que, de non loin de ce bois, devait venir une jeune fille qui ferait des merveilles; mais je n'y ai ajouté aucune foi.

Le bel arbre n'existe plus. Il a été coupé par les Suédois qui ravagèrent la Lorraine au début du XVIIe siècle. Ils dévastèrent du même coup le Bois-Chenu; exactement ils l'incendièrent; de là son nom de Bois-Brûlé. Quelle misère! Ce sont des soudards au service de la France qui ont détruit cette grande relique de Jeanne.

*
* *

Depuis la lisière du Bois-Chenu, on embrasse, à droite et à gauche, un bel horizon sur la rivière de

Meuse et juste en face on aperçoit les vestiges d'un camp de Julien. L'empereur apostat joue un grand rôle dans les souvenirs de ce pays. La légende nous y raconte ses méfaits. Et, à ce sujet, je me figure avoir fait une petite trouvaille. Je ne sais ce qu'en penseront les érudits, mais il me semble impossible que Jeanne n'ait pas entendu parler d'une famille gallo-romaine, que l'empereur païen persécuta et où il se trouva face à face avec cinq vierges héroïques. C'est une idée qui m'est venue en feuilletant l'histoire des pieux personnages du diocèse de Saint-Dié, dressée par M. le chanoine L'Hôte. Nous y trouvons les aventures et les vertus de la famille du Gallo-Romain Baccius. Il y a là des traits qui s'apparentent avec l'héroïsme de Jeanne d'Arc, qui du moins étaient bien faits pour lui plaire, et je suis surpris qu'on n'ait jamais pensé à insérer ces images parmi celles qui purent, de plus ou de moins près, aider sa vocation.

Les deux fils et les cinq filles de Baccius furent très remarquables ; l'Église les a, tous sept, canonisés, et chacun d'eux mériterait son petit portrait, mais ils sont trop ; je laisse Euchaire, Elophe, Suzanne, Menne, Ode et Gontrude, pour m'en tenir à quelques détails sur leur sœur, sainte Libaire.

Libaire désira de consacrer à Dieu sa virginité, et se retira dans un domaine à Grand. Elle s'y occupait à prier, à filer et à paître ses brebis. Cependant le César Julien arriva dans le pays, et son héraut d'armes s'en allait partout sonnant de la trompe et criant : « Venez et adorez les dieux de César. » Mais Libaire dit très haut : « Je les tiens pour des démons. » Le héraut d'armes s'en retourna près de l'Apostat et lui dit : « Nous avons trouvé une jeune vierge fort belle, blanche comme les lys et vermeille comme la rose. Elle est dans le vallon voisin, mais elle déclare ne pas plus faire état de vos dieux que d'un vil fumier. »

Julien se rendit sur-le-champ au vallon voisin. Il y trouva la vierge qui avait planté dans le sol sa quenouille et ses fuseaux et qui chantait à genoux les paroles du psaume : « Que tous ceux qui placent leurs espérances en des simulacres soient couverts de honte et de confusion, car tous les dieux des nations sont des démons, mais le Seigneur a fait les cieux. »

Julien admira la jeune bergère et lui parla en ces termes : « Jeune fille sotte et charmante, pourquoi n'obéis-tu pas à mon commandement ? A ce que je constate par ton voile, tu as fait vœu de chasteté,

mais écoute-moi, adore mes dieux, je t'épouserai à cause de ta beauté et je te ferai souveraine de mon cœur, de l'empire et de tous mes trésors. »

La vierge éclairée de Dieu ne se laissa pas séduire. « Et toi, ô Julien, dit-elle en riposte, crois dans le Sauveur qui pour nous est mort en croix; alors tu ne seras pas damné et tu recevras d'inestimables trésors. Mais si tu refuses de te convertir, fais apporter ici tes dieux et nous verrons, je t'en donne l'assuraneé, des choses vraiment merveilleuses. »

L'Apostat fit apporter une statue en or d'Apollon. Alors la vierge la frappa de sa quenouille et la brisa, puis elle ficha en terre ses fuseaux qui se chargèrent à l'instant d'une ravissante verdure.

« Cette magicienne me plaît de plus en plus », murmura l'Apostat. Et se tournant vers elle : « Il faut, lui dit-il, que ta beauté te soit une source de louange et de gloire. Allons ! je te pardonne. attache-toi définitivement à ma personne. »

Pour finir, comme elle s'obstinait, il lui fit trancher la tête dans un lieu, situé sur l'ancienne voie romaine de Grand à Soulosse, que marque aujourd'hui encore une chapelle. A peine décapitée, sainte Libaire se baissa, ramassa sa tête et s'en alla la laver dans la fontaine publique au milieu de la ville.

Le souvenir de ces grandes choses est perpétué par un oratoire que l'on voit encore au cimetière de Grand et qui semble remonter au xe siècle. Jeanne d'Arc assurément l'a connu, ainsi que les reliques de la sainte, que l'on vénère toujours dans l'église paroissiale. J'ajoute que, du temps même de Jeanne, le duc Charles de Lorraine est venu, avec sa sainte femme, la duchesse Marguerite, apporter ses prières et de riches présents aux chapelles dédiées, près de Domremy, aux divers membres de cette illustre famille.

Michelet, au début de la charmante et folle vie qu'il a écrite de Jeanne d'Arc, — une vraie flamme, mais alimentée de matériaux parfois bien grossiers (et qu'eût-ce été, Seigneur, s'il l'eût composée dans sa vieillesse extraordinaire ?) — note le grand rôle que les femmes, du consentement de tous, jouent aisément dans la vie publique lorraine. Pour montrer combien l'imagination de ce petit pays est naturellement disposée à leur faire une grande place, voire à leur reconnaître une nature souveraine, il cite les abbesses de Remiremont, qui tenaient une véritable cour féodale et faisaient porter l'épée nue devant elles. Mais l'exemple de cette famille gallo-romaine nous montre d'une façon encore plus sai-

sissante combien cette nation lorraine est prédisposée à reconnaître à une vierge le droit de guider et de sauver le peuple. Toutes ces nobles filles Baccius fournissent une précieuse contribution à la connaissance de l'atmosphère qui prépara la Pucelle.

LA VICTIME DES FÉES

LA VICTIME DES FÉES

Ce n'est pas que je prétende expliquer une Jeanne d'Arc par sa famille, son village et sa terre. Tout ce pays, bien qu'il s'unisse avec la pensée de l'héroïne, est insuffisant à la définir et à la contenir, comme il le fut à la retenir. Jeanne a les yeux fixés par delà les nuages et se met en communication avec les Esprits. Il faut que le génie, — c'est sa loi intérieure, — quand la saison est venue, devienne étranger à la terre qui le porte et s'élève dans le ciel comme l'oiseau migrateur. Mais n'est-il pas naturel d'aller dresser l'autel auprès du foyer de Jeanne et d'en écouter la leçon ? La chapelle de Bermont, l'arbre et la fontaine des Fées, le Bois-Chenu, le Camp de Julien viennent tour à tour de nous dire quelque chose des discours qu'ils lui tenaient. Certes, Jeanne, par son sublime, échappe à ce paysage. Elle y a promené ses petits pieds d'enfant joyeuse,

et quand, d'un pas rapide, elle s'éloigne pour accomplir sa destinée, elle obéit à d'autres voix qu'aux inspirations de cette terre. Mais les forces opposées que l'on voit lutter dans ce paysage n'ont à aucun moment cessé d'exercer sur elle une action.

Jeanne n'a jamais suivi la fée qui va cueillir sous les pâles clartés de la lune les six plantes magiques, le selago, la jusquiame, le samolus, la verveine, la primevère et le trèfle, et qu'elle fait bouillir pour en composer la liqueur de divination, mais elle accomplit le plus beau des miracles selon le cœur celtique. Merlin, le roi des enchanteurs, que vénèrent encore les divers rameaux de la race bretonne, avait-il prophétisé sa venue ? Plus sûrement elle fut annoncée, désirée, attendue, prévue du fond même d'une race qui, toujours, met son espoir et sa foi dans le regard inspiré des vierges. Nous ne croyons pas de Jeanne ce que l'on dit de Mélusine, qui se transformait en serpent un jour par semaine, mais dans les brouillards où se dissout l'antique religion des Druides, nous entendons sa voix très pure qui s'élève. Ces brouillards du paganisme local sont admis à baiser les pieds nus de la Jeannette quand elle court, dans les prairies de Meuse. Ce sont les saints chrétiens qui supportent et entourent la sainte, mais il se

trouve que les saints de Domrémy abritent sous leurs vocables les fontaines-fées.

Dramatique aventure ! C'est cette formation si noble et si pure de Jeanne au milieu des fontaines druidiques, des vestiges latins et des vieilles églises chrétiennes, qui, ignoblement travestie par le mauvais homme Jean d'Estivet, dit Benedicite, l'un des plus misérables de ses juges de Rouen, a fourni le moyen de sa mort. Elle fut accablée, accusée par cette terre qu'un légiste sans âme se chargea d'interpréter dans un sens meurtrier.

Ainsi cette terre n'est pas sans reproche. C'est envers Jeanne une terre criminelle.

Dans ce paysage agreste, pendant longtemps, j'ai supporté avec déplaisir les bâtisses religieuses édifiées sur la côte du Bois-Chenu. Nous avons la vénérable petite église du village où Jeanne priait. C'est la déposséder de permettre qu'on aille chercher Jeanne ailleurs. Bref, pour moi, la basilique n'avait pas de sens. Aujourd'hui, je vois bien celui qu'il faut lui donner. Je n'ai plus rien à dire contre le chanoine Hordal, ce descendant de la famille de la Pucelle, qui fit bâtir au XVII[e] siècle un oratoire en souvenir de sa parente sur la lisière du Bois-Chenu, et rien non plus contre la basilique

élevée récemment au même lieu. D'instinct, quand je me promène sur cette côte des Fées, j'interprète cette maison de prières comme ces tas de pierres qui s'élèvent en Corse à la place où un homme a été tué. Toutes les messes de la basilique, toutes les prières que murmurent sans trêve, de jour et de nuit, les religieuses de Sainte-Thérèse, installées là, dans leur Carmel (et qui boivent aujourd'hui l'eau de la fontaine druidique), ne sont pas de trop pour châtier les présences mystérieuses qui compromirent Jeanne, et dont les stériles menées ont servi de prétexte pour allumer le bûcher de l'enfant qui, sans les connaître, leur apportait des couronnes.

LA FÊTE NATIONALE

DE

JEANNE D'ARC

LA FÊTE NATIONALE
DE
JEANNE D'ARC

Je déposerai aujourd'hui sur le bureau de la Chambre une proposition de loi dont voici l'exposé des motifs :

Il y a longtemps que nous aurions dû nous parer, davantage, de Jeanne d'Arc, la mettre au-dessus de nos partis et la glorifier, chaque année, dans une journée nationale, comme la sainte de la patrie et la fleur de notre sang.

Nous le désirions tous. On sait de quel culte la pensée française, la plus populaire et la plus savante, entoure la Jeune Fille de Domremy. Dès 1884, deux cent cinquante députés de tous les bords, sur l'initiative d'un député radical, M. Joseph Fabre, proposaient à la Chambre que « la République française célébrât annuellement la fête de Jeanne d'Arc, fête du patriotisme ». En 1894, la proposition reve-

nant appuyée par le gouvernement fut votée par le Sénat. En 1912, M. Poincaré, président du conseil, déclara que le gouvernement était favorable, et la Chambre ayant nommé une commission, la quasi-unanimité, soit dix membres sur onze, conclut à l'institution de cette fête nationale.

Alors, pourquoi ces lenteurs, et comment depuis trente années l'opinion publique n'obtient-elle pas cet acte de foi et d'amour qu'elle nous réclame, cette union solennelle autour de la plus pure des gloires ?

J'écarte les petites explications tirées de l'esprit ombrageux des partis, et, allant droit au centre de nos difficultés, je crois pouvoir dire que par une sorte d'instinct nous attendions, tous, une occasion parfaite. Ce n'était pas ingratitude ni indifférence, mais scrupule de respect. Nous attendions d'être plus sûrs de notre accord profond les uns avec les autres, et de notre accord avec cette haute figure. Quelque chose nous avertissait de ne pas nous presser et qu'une heure élue sonnerait, une de ces heures magnanimes qui portent en elles la vertu de hausser tous les esprits et de réconcilier les cœurs.

Elle est venue, cette heure victorieuse. Soudain nous avons eu la séance parlementaire du 4 août,

le pacte de l'union sacrée, la mobilisation, ardente et bien ordonnée, comme le *Chant du Départ*, et puis par milliers ont éclaté sur tous nos champs de bataille ces actes d'héroïsme et de sacrifice dont les mises à l'ordre du jour de l'armée ne nous peuvent garder qu'une faible partie. L'envahisseur qui déjà croyait se saisir de la France est arrêté, repoussé par la victoire de la Marne, pareille et supérieure à ces trois journées de Bouvines, de la délivrance d'Orléans et de Denain, qui par trois fois, jadis, nous sauvèrent, et demain la nation achèvera de bouter dehors l'étranger.

C'est l'éternel miracle français, le miracle de Jeanne d'Arc. Hier nous semblions capables de le commenter et de l'admirer, mais non de le renouveler. Aujourd'hui, les trésors de la race apparaissent, les sources souterraines se sont mises à jaillir, les plus belles vertus refleurissent et toutes les ailes se déploient. Jeanne d'Arc est éternelle. La vierge d'Orléans, le Phénix des Gaules, renaît de ses cendres.

Saisissons cette minute sacrée. Toutes les conjonctures et nos alliances même sont propices. Hier, le poète national anglais Rudyard Kipling, dans son magnifique poème de la gloire de la France,

chantait : « Nous nous pardonnons nos torts réciproques et le vieux crime impardonnable, le péché dont chacun de nous eut sa part, sur la place du Marché, de Rouen. » Mais il y a plus : Jeanne d'Arc voulait que nous pussions collaborer. Il faut rappeler aujourd'hui que le rêve de la généreuse fille était, une fois la France délivrée et la paix faite, de chevaucher avec les Anglais eux-mêmes pour la défense de la chrétienté. Elle le leur écrivait. Sa mission complète, c'était de défendre avec les Anglais la civilisation. Et quand il semble que nous soyons en train, Anglais et Français étroitement unis par les liens d'une impérissable amitié, d'accomplir sa pensée totale, n'est-ce pas l'instant de glorifier en Jeanne d'Arc le courage de nos soldats, de proclamer par elle notre puissance vivace de résurrection, et de définir par elle encore la magnanimité de notre génie militaire.

La vierge guerrière qui nous montre le chemin par où chasser l'envahisseur, montre en même temps à l'univers le visage héroïque et bienveillant de la vaillance à la française. C'est bon aux Allemands, s'ils veulent exalter les vertus qui les ont faits grands et qui peuvent les faire plus grands, d'aller chercher des modèles dans le fond des époques

barbares. Ils ont installé l'effigie du roi des Vandales sous leur temple du Walhalla, dédié aux héros qu'ils jugeaient dignes de provoquer leur enthousiasme et de former leurs âmes. Leurs savants depuis un siècle recueillent toutes les épaves des races païennes, tous les héros qui sont des conseillers, tous les dieux qui sont des conseillers de massacre et de pillage, et s'efforcent pédantesquement de les introduire au fond de la conscience nationale de la Germanie. Et si l'on veut comprendre ce que signifient ces appels constants et monotones de Guillaume II à son « vieux Dieu », il faut savoir que ce « vieux Dieu », dont l'usage, nous dit-on sans rire, est spécialement réservé à l'empereur, n'est rien moins que le dieu Odin, le Père universel qui, dans le brouillard du Nord, entouré des Vierges Sanglantes, préside à des tueries indéfinies, mêlées d'affreuses ivrogneries. Ah ! la Belgique et nos provinces envahies attestent à l'univers ce que sait faire un peuple formé dans une admiration religieuse pour les plus effroyables scènes de l'humanité primitive et qui fait d'une mythologie féroce ses grands textes sacrés.

Mais les armées de la France vont à la guerre, aujourd'hui comme toujours avec les sentiments

d'héroïsme généreux qui animaient la chevaleresque Jeanne d'Arc. Nous portons en nous son exemple, et, fût-ce à notre insu, les impulsions mêmes qui l'avaient mise en mouvement. Quand les Allemands déifient la déloyauté et la cruauté, et quand, justifiés par leur idéal, ils projettent d'écraser les faibles et d'asservir le monde, groupons-nous autour d'une vierge toute faite de vaillance, de bonté, de droiture et de sacrifice, pour proclamer d'une voix unanime, Français de tous les partis, que le propre de la puissance est de délivrer et de protéger.

Tel serait le sens d'une fête nationale de Jeanne d'Arc. En conséquence, nous avons l'honneur de reprendre, pour le soumettre à la Chambre, le texte qui, dès le 8 juin 1894, avait été adopté par le Sénat, et qui propose que la République française célèbre chaque année, au deuxième dimanche de mai, la fête de Jeanne d'Arc, fête du patriotisme.

En faveur de cette proposition, j'ai reçu dès la première heure, une chaleureuse approbation de M. Joseph Fabre, qui fut au Parlement, répétons-le, l'initiateur de l'idée ; l'adhésion de mon cher ami Henri Galli, qui est un précurseur, puisque, en 1912 et en 1913, il a fait adopter, par le Conseil municipal de Paris, un vœu ayant le même objet, et encore

l'adhésion de M. Camille Picard, « député de Domremy et secrétaire, dans la dernière législature, de la commission pour la fête nationale de Jeanne d'Arc ». Je remercie les uns et les autres de leur concours dans une cause qu'il leur appartient, qu'il appartient à chacun de nos collègues de faire triompher, chacun avec ses arguments. On sait assez qu'une Jeanne d'Arc n'appartient à aucun parti.

22 décembre 1914.



LE CULTE DE JEANNE D'ARC

LE CULTE DE JEANNE D'ARC

Nous irons, dimanche prochain, comme toutes les années, porter l'hommage de notre culte et déposer des fleurs à la statue de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, au lieu même où la sainte de la Patrie fut blessée, dans les fossés de Paris, qu'elle voulait reconquérir.

Devrions-nous suspendre en quelque sorte toute respiration et ne plus vivre que dans nos armées ? Cela ne manquerait pas de grandeur et s'accorderait avec la pieuse obsession où tous, dans nos familles, nous passons les journées. Pourtant je crois que dans cette longue guerre, il est plus énergique et plus salubre de continuer, en les raccordant à notre pensée essentielle, en les raccordant à la guerre, toutes les activités de la nation. L'heure est venue où, chaque mois de mai, nous nous tournons vers Jeanne d'Arc, pour méditer son enseignement d'hé-

roïne et de sainte, son génie et son sacrifice. Allons au pieux rendez-vous. Notre délégation sera peu nombreuse, afin de marquer les circonstances et le caractère contenu de notre émotion. Mais ce cortège que nous aurons volontairement limité représentera pourtant, comme jamais, une pensée française unanime.

Le 26 avril, de Cannes, M. Joseph Fabre m'a écrit :

Je reçois à l'instant une lettre de Léon Bourgeois me disant : « J'applaudis chaleureusement votre belle œuvre (le Mystère de la Délivrance d'Orléans). *Vous pouvez enregistrer ma cordiale adhésion à la fête nationale de Jeanne d'Arc. »*

Voilà donc conquis Hervé, Clemenceau et Bourgeois. Jeanne d'Arc nous protège. Nous les aurons tous.

L'union française serait donc faite sur ce haut sommet ? Viviani, que j'accusais, dans mon for intérieur, de prudence pitoyable, fut-il le plus sage des hommes quand il m'arrêta, en décembre, au moment où je déposais une proposition de fête nationale annuelle en l'honneur de Jeanne d'Arc ? Je commence à le croire. J'entrevois le moment où le gouvernement lui-même, s'appuyant sur tous les partis, glorifiera dans Jeanne d'Arc notre victorieuse union sacrée par où l'œuvre des soldats fut possible.

Mais Jeanne d'Arc ne se borne pas à grouper autour d'elle des Français réconciliés ; sa vertu rayonne par-dessus nos frontières. « Eh quoi ! me disaient des collègues à la Chambre. Vous parlez de Jeanne d'Arc, tant que les Anglais sont en France. Vous voulez donc les offenser ! » C'était bien peu connaître le sérieux, la droiture, la conscience religieuse de l'Angleterre moderne. Et je répondais en citant une grande strophe de Rudyard Kipling, — voix retentissante de sa nation, comme Annunzio de l'Italie. Mais depuis, les faits et les mots sont venus nombreux m'appuyer. Allez sur la place des Halles ou du Vieux-Marché, à Rouen, auprès du mur que décore l'inscription tragique : « Ici fut brûlée Jehanne. » Depuis que les Anglais sont dans la région, ils entretiennent là des fleurs nouées d'une écharpe aux couleurs britanniques. Quelle est exactement leur pensée ? Je la trouve dans un article mémorable du *Times* :

« Dans tout le moyen âge, il n'y a pas d'histoire plus simple et plus splendide, pas de tragédie plus douloureuse que celle de la pauvre petite bergère qui, par sa foi passionnée, a relevé sa patrie des profondeurs de l'abaissement et du désespoir pour

subir la plus cruelle et la plus honteuse des morts de la main de ses ennemis.

« L'élévation et la beauté morale du caractère de Jeanne ont conquis les cœurs de tous les hommes ; et les Anglais se rappellent avec honte le crime dont elle fut victime.

« Mais ce n'est ni pour son amour de son pays, ni pour sa bravoure sous les armes, ni pour ses visions mystiques, que le monde entier glorifie Jeanne d'Arc.

« C'est parce que, à une époque sombre et cruelle, elle prouva, par ses paroles et par ses actes, que l'esprit de la femme chrétienne vivait encore parmi les plus humbles et les plus foulés aux pieds, et portait à profusion d'incomparables fruits. Fut-il jamais nature plus droite, plus tendre, plus pure, profondément pieuse ?

« Avant même qu'elle eût obtenu accès auprès du roi et qu'elle eût levé son étendard, le peuple partout crut en elle. La force de sa volonté, la hauteur de ses pensées, l'intensité de son enthousiasme domptèrent toute opposition.

« Envers les prisonniers, elle est douce et compatissante. Même pour les Anglais, son âme est pleine de pitié. Elle les invite à se joindre à elle pour une

grande croisade contre l'ennemi de la chrétienté.

« Et quand, avec l'aide de quelques traîtres, trouvés parmi ses compatriotes, ils l'ont enlacée dans un filet et l'on fait condamner à une horrible mort, ses dernières paroles sont des paroles de pardon pour ses bourreaux.

« En Jeanne d'Arc l'Église romaine honore *un type* auquel non seulement une nation, mais le monde entier rendra hommage, le type de la chrétienne bonne, tendre et pure, à une époque sensuelle et sans pitié. »

Une telle page doit être retenue et fréquemment citée, car des expressions si généreuses et si vraies contribuent à l'ennoblissement des peuples et à leur amitié réciproque. De plus, elle est toute pleine de vérité historique.

Le grand cœur de Jeanne ne se contentait pas de rétablir la fraternité entre les Français sur une terre débarrassée de ses envahisseurs. Sa pensée totale, trop peu connue, et que ces lignes du *Times* très utilement mettent en valeur, c'était, une fois la France délivrée et la paix faite, de chevaucher, pour la défense de la chrétienté, avec les Anglais eux-mêmes. Elle leur écrivait : « Si vous faites raison au roi de France, encore pourrez-vous venir en

sa compagnie, l'où que les Franchois feront le plus bel fait qui oncque fut fait pour la chrétienté. »

Elle se disait destinée à défendre avec les Anglais la civilisation chrétienne ! « Détruire l'anglaiserie, dit Christine de Pisan, est le moindre des faits qui lui sont réservés. Elle a d'ailleurs plus haut exploit : c'est que la foi ne périsse. » Et l'instinct des contemporains de Jeanne entrevit l'ampleur de cette mission, lorsque, dans une des prières qu'ils récitaient à la messe pour la Pucelle captive, ils disaient à Dieu : « Accordez-nous de la voir, après cette guerre, accomplir tout ce que vous lui avez prescrit par une seule et même mission. »

Ne vous semble-t-il pas qu'aujourd'hui la complète mission de Jeanne soit en train de s'accomplir ? L'Union des Français est faite ; leur délivrance s'achève et la vierge lorraine, brisant les pensées un peu rétrécies où la défaite depuis quarante ans nous contraignait de nous ramasser, veut accomplir avec nous le rêve généreux de la France Éternelle.

Tandis que l'Allemagne s'enfonce dans une conception inhumaine et antichrétienne, dont Nietzsche est le plus récent prophète, voici que les tenants de l'antique civilisation, formée par la loi d'amour et de justice, par la loi qui toujours a prêché de limiter et

d'adoucir les droits de la Force, associent leurs armes et scellent librement leur alliance cordiale dans un hommage spontané à celle qui (je reprends les expressions du *Times*), dans une époque sombre et sans pitié, manifesta l'esprit de la femme, la tendresse et la bonté unies à la fermeté.

Ne forçons rien, laissons tout ce qui est vrai se réaliser à son heure. La fleur s'épanouira, pourvu qu'on permette au soleil, à la lumière de la nourrir. Je crois qu'en face de l'affreuse culture et des accès hideux de l'Allemagne, un esprit universel continuera de se dégager, que peut présider la sainte figure de la vierge lorraine.

Plusieurs fois on m'a dit : Vous nous indiquez les grands traits de ces diverses peuplades germaniques, brutales, pédantes et disciplinées par des soldats et des professeurs qui leur sonnent le ralliement autour des autels de Thor dans les forêts d'Arminius, pour les mener à la conquête du monde sur une route encore courte et déjà semée de monuments colossaux d'ordre artistique, philosophique, militaire, économique, les deux Faust, l'Hegelianisme, le Marxisme, le Wagnérisme, les doctrines de son grand état-major et de Nietzsche... Et nous, quel est donc notre rôle, notre mission nationale ?

Étudiez Jeanne d'Arc, méditez sa vie, sa mort, sa verve charmante, sa chevalerie, son génie mystérieux, son sacrifice. Cette jeune parente de Racine et de Pascal, plus pure qu'eux, parente toute proche de saint Louis et de saint Vincent de Paul et sœur de tous nos soldats morts pour la patrie, vous donnera le mot de nos destinées dans le passé et dans l'avenir. Nous sommes le peuple qui par tous ses grands hommes a dit, en opposition avec le grincement démoniaque du Teuton teutonisant qui ne rêve que de faire peur : « Le propre de la puissance est de protéger. »

Fidèles à leur méthode de tout s'annexer, les Allemands avaient depuis longtemps jeté leurs vues sur Jeanne d'Arc. Ce n'est pas qu'ils la puissent aimer ni même comprendre. Sa qualité française leur échappe nécessairement. Mais, se tenant devant elle comme ils font devant une œuvre d'art, ils avaient constaté son prestige sur les esprits, et prétendaient s'en approprier l'avantage. Comment ? Mais c'est tout simple, en la germanisant.

A cet effet, ils mirent en marche leur artillerie lourde. En mars dernier, le *Berliner Tageblatt* publiait l'article d'érudition, si j'ose dire, que voici :

« Les Français qui évoquent le souvenir de leur

héroïne nationale ne se doutent guère que Jeanne d'Arc, tout comme Garibaldi d'ailleurs, était sorti non pas de sang lorrain, mais de bon sang allemand. La démonstration en est facile. Des chercheurs italiens ont établi que les aïeux de Jeanne avaient émigré de l'Italie du nord et s'appelaient originairement Ghislieri. Ils prirent plus tard le nom d'Arc, que portaient leurs armoiries. Or, « Ghislieri » n'est autre que le vieux nom germanique Ghisler », et les Ghisler, aujourd'hui Gieseler, ont pour armes un fouet avec une corde. On voit combien il est incontestable que les Ghisler sont devenus les Ghislieri, le fouet un arc, et les Ghislieri les « d'Arc ». »

Cette sottise n'était pas nouvelle ; on l'avait déjà entendue, elle fit rire une fois de plus les gens qui gardent la faculté de s'amuser du grotesque, fût-il mêlé à l'odieux. Les Allemands eux-mêmes sentirent la niaiserie de leur thèse et brusquement ils viennent de changer de méthode.

La *Gazette de Cologne* annonce que l'évêque de Metz, Mgr Benzler, a donné à son clergé l'ordre d'enlever dans toutes les églises de son diocèse les statues de Jeanne d'Arc.

Bravo, monseigneur ! Rétablies par nos soins français, elles nous seront d'autant plus précieuses. J'avais l'idée d'envoyer, dans l'Alsace reconquise, des images de Jeanne d'Arc à nos écoles où fermente le plus ardent patriotisme. Tout devient d'autant plus aisé qu'en les expédiant la *Ligue des Patriotes* servira une pensée qui réunit, à cette heure, tous les Français et tous les défenseurs de l'humanité contre le germanisme dont la rage furieuse écœure l'univers.

10 mai 1915.

JEANNE D'ARC

ET

LES JEUNES FILLES DE PARIS

JEANNE D'ARC
ET
LES JEUNES FILLES DE PARIS

J'ai reçu une adresse signée de jeunes filles de toutes les professions, étudiantes, couturières, élèves de l'École des Beaux-Arts, employées de banque, sténographes, dessinatrices, surveillantes des téléphones. Elle est fort belle et du sentiment le plus juste. Que mes lecteurs en jugent :

Monsieur le Président de la Ligue des Patriotes,

Les jeunes filles de France sont pénétrées du désir de se dévouer à leur patrie et à ses soldats. Malgré leur bonne volonté, il y a beaucoup de tâches où elles ne peuvent apporter un secours aux combattants. A la fête de Jeanne d'Arc, les jeunes gens de Paris ont la touchante coutume de couvrir de fleurs ses statues ; ne pourrions-nous pas les remplacer cette année et porter leur hommage à la guerrière victorieuse ?... Retenus par un devoir sacré, ils seront

heureux de savoir que leurs sœurs ne laissent pas perdre leurs traditions. Jeanne d'Arc ne doit pas être privée de ses fleurs l'année de la victoire ; car nous sommes sûres qu'elle nous accordera le succès que tant de Français ont mérité par leur courage et leurs souffrances.

Nous nous adressons à la Ligue des Patriotes, *car il nous semble que c'est elle qui peut le mieux comprendre notre pensée. Nous nous adressons à vous parce que, le premier, vous avez voulu que la fête de Jeanne d'Arc soit nationale...*

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de notre admiration et de notre reconnaissance.

Suzanne Guillemot, élève à la Schola Cantorum ; Louise Benétou, de la réunion d'étudiantes « Les amies de sainte Geneviève » ; M. Morélieras, licenciée de la réunion d'étudiantes « Les amis de sainte Geneviève » ; E. Boubrila, Société générale ; H. Wiss, Société générale ; M. Colange, employée de banque ; M. Martin, du Crédit lyonnais ; J. Lagelle, peintre ; M. A. Ferracce ; H. Fery, élève sculpteur ; R. Trudon, élève sculpteur de l'École des Beaux-Arts ; M. Pellet, institutrice ; L. Regraffe, dessinatrice ; E. Gaubert, sténographe ; B. Vautier, surveillante des téléphones ; M. Besombes, couturière ; S. Bronder, peintre ; Marie Droppe, élève peintre ; M. Saisse, élève peintre ; Kaillara, élève peintre ; J. Groos, dactylographe, etc., etc.

La Ligue et son président accueillent avec une respectueuse reconnaissance et avec la plus complète approbation la pensée des jeunes signataires de cette belle page, et c'est avec empressement que nous transmettons leur message à toutes les jeunes filles de Paris. Dimanche à 10 heures, en petite délégation, la Ligue se rendra auprès de la Jeanne d'Arc de la place des Pyramides. Je ne conseille pas aux jeunes filles, dans les circonstances où nous sommes, de prendre un rendez-vous et de former aucun cortège, mais individuellement, au cours de la journée, elles voudront apporter leurs fleurs et leur hommage à celle qui disait fièrement : « Les femmes prieront, les hommes batailleront, Dieu vaincra ! »

Il est impossible de ne pas être ému par cette manifestation spontanée des jeunes filles. Quelle unité il y a aujourd'hui dans notre noble pays ! Nous n'avons plus qu'une seule respiration. C'est l'éternel miracle français, le miracle de Jeanne d'Arc, qu'a toujours appelé la Ligue des Patriotes et dont ne doutait pas l'héroïque Déroulède quand il nous donnait pour devise, en face de l'Allemand installé sur notre territoire d'Alsace-Lorraine : « Républicains, royalistes, bonapartistes, ce sont des prénoms. Français est le nom de famille. »

C'est une gloire pour notre Ligue des Patriotes d'avoir prévu, proclamé, servi ce qui apparaît maintenant à tous comme la vérité, et il ne m'est pas permis de laisser tomber les titres de la grande association que j'ai l'honneur de présider, mais ces titres, bien entendu, je ne les invoque contre personne, et plus un ligueur ne veut se rappeler s'il eut jamais à défendre l'héroïne contre aucune malfaisance. Toute la France maintenant a pour la Libératrice les yeux de Paul Déroulède et de Joseph Fabre. Nous n'avons rien de mieux à faire que de croire qu'il en fut toujours ainsi. Et je ne ferais même pas cette réflexion, tant elle va de soi, si je n'y étais obligé pour répondre à une interpellation cordiale de M. Ferdinand Buisson.

M. Buisson qui, d'ancienne date, il me le rappelle, est partisan d'une fête nationale de Jeanne d'Arc, se tourne vers moi et m'adresse une demande :

« Faites en sorte, me dit-il, que votre manifestation de dimanche en faveur de Jeanne d'Arc attire, au lieu de les refouler, les bonnes volontés de quelque part qu'elles viennent. Si l'on n'est pas en mesure de lancer d'ici à dimanche cet appel à l'union sous la bannière de la Jeanne d'Arc de tous les Français, au moins qu'il ne soit dit aucune parole

tendant à la confisquer au profit d'un parti ; que ce soit, d'esprit au moins et de ton, un commencement, une ébauche de la manifestation nationale qui se fera nécessairement d'ici peu. Je demande à la *Ligue des Patriotes*, comme je demanderais à la *Ligue des Droits de l'Homme*, de s'effacer un peu devant la Ligue française. »

Ah ! Buisson, vous parlez comme un vieux ligueur, et pour vous satisfaire nous n'avons qu'à continuer d'agir et de penser comme nous avons toujours fait. Vous rappellerai-je le discours admirable prononcé le 8 mai 1909, au banquet de la Ligue des Patriotes à Orléans[1] ? Et la dernière fois que le grand patriote a paru en public, au terme de la marche héroïque qu'il s'imposa, en dépit de son cœur, du *Quand même* de Mercié à la Jeanne d'Arc de la place Saint-Augustin, ce fut pour écouter l'hommage à l'héroïne qu'il m'avait demandé de prononcer à sa place :

« Il n'y a pas un Français, m'écriais-je alors, avec l'approbation de notre chef et de nos amis, il n'y a pas un Français dont Jeanne d'Arc ne satisfasse les vénérations profondes. Chacun de nous peut person-

1. *Hommage à Jeanne d'Arc.* Bloud, éditeur, une brochure à dix centimes.

nifier son idéal en Jeanne d'Arc. Elle est, pour les royalistes, le loyal serviteur qui s'élance à l'aide de son roi ; pour les césariens, le personnage providentiel qui surgit quand la nation en a besoin ; pour les républicains, l'enfant du peuple qui dépasse en magnanimité toutes les grandeurs établies ; les révolutionnaires eux-mêmes la peuvent mettre sur leur étendard en disant qu'elle est apparue comme un objet de scandale et de division pour être un instrument de salut. Aucun parti n'est étranger à Jeanne d'Arc, et tous les partis ont besoin d'elle. Pourquoi ? Parce qu'elle est cette force mystérieuse, cette force divine d'où jaillit l'Espérance... »

Voilà dans quels termes nous avons toujours servi la Vierge lorraine, essayant de lui apporter la louange de tous, de ceux-là même dont la voix se taisait, sûrs que nous étions qu'un jour leur cœur les obligerait à rompre le silence, et que, par-dessus les compartiments des partis, ils se hausseraient au point de vue français quand la nécessité du salut public les y contraindrait.

L'union sacrée est faite. Elle entraînera l'adhésion à la fête nationale de Jeanne d'Arc. Viviani ne s'en est pas rendu compte en décembre. Il m'a demandé

d'ajourner ma proposition. Mon exposé des motifs aurait dû pourtant le persuader :

« Il y a longtemps, disais-je à mes collègues, que nous, Français, nous aurions dû nous parer davantage de Jeanne d'Arc... Nous le désirions tous, — alors pourquoi ces lenteurs?... J'écarte les petites explications tirées de l'esprit ombrageux des partis... Nous attendions une occasion parfaite, nous attendions d'être plus sûrs de notre accord profond, les uns avec les autres, et de notre accord avec cette haute figure. Quelque chose nous avertissait de ne pas nous presser, et qu'une heure élue sonnerait, une de ces heures magnanimes qui portent en elles la vertu de hausser tous les esprits et de réconcilier les cœurs. Elle est venue, cette heure victorieuse. Soudain, nous avons eu la séance parlementaire du 4 août, le pacte de l'union sacrée, la mobilisation ardente et bien ordonnée comme le *Chant du Départ*, et puis par milliers ont éclaté sur tous nos champs de bataille ces actes d'héroïsme et de sacrifice dont les mises à l'ordre du jour de l'armée ne nous peuvent garder qu'une faible partie... Saisissons cette minute sacrée... »

Tel est l' exposé des motifs de la proposition en faveur d'une fête nationale de Jeanne d'Arc qu'avec

Galli et un certain nombre de mes collègues je voulais déposer en décembre dernier. Viviani m'a prié de n'en rien faire. Certainement il obéissait à quelque prudente pensée qui m'échappe, et qui d'ailleurs dut échapper à certains de ses amis, car ils le félicitèrent d'une manière tout à fait inintelligente.

« Maurice Barrès, écrivirent-ils, en pleine trêve politique, n'a pas craint de manifester son intention de proposer au Parlement, la création d'une fête nationale de Jeanne d'Arc. Il a fallu le bon sens de Viviani pour faire comprendre à Barrès la suprême inconvenance d'une telle proposition dans les circonstances actuelles. Si le président du conseil n'était pas intervenu, la France, grâce à une manœuvre jésuitique et en vertu de « l'union des partis », était irrémédiablement placée sous la protection tutélaire de la visionnaire de Domremy. »

Ce fragment est extrait d'un article que j'ai conservé à titre d'échantillon en me disant que très probablement nous n'en verrions plus beaucoup de cet acabit. En effet, l'idée de consacrer notre union de 1914-1915 par un signe sensible et de la perpétuer dans une fête de Jeanne est en train de conqué-

rir tous les esprits. Bien entendu, l'initiateur, Joseph Fabre, donne son approbation, et hier *le Temps* la recommandait. Qui ne sent que l'hommage national à Jeanne d'Arc doit jaillir tout naturellement des angoisses et des enthousiasmes de cette guerre et qu'aux pieds de cette protectrice nous voulons sceller notre réconciliation et prononcer la louange de la France éternelle.

L'intervention spontanée des jeunes filles de Paris va être d'un grand effet. Le culte de Jeanne d'Arc auquel doivent collaborer la religion, le patriotisme, la poésie et l'esprit guerrier ne serait pas complet s'il y manquait le cortège des femmes.

Le 28 février dernier, les conscrits de la classe 1916 déposèrent devant la Jeanne d'Arc de la place des Pyramides une couronne portant cette inscription : « Ardemment comme toi nous aimons la patrie, et nous combattrons. » C'est une même couronne que pourront déposer, dimanche, les jeunes filles qui font appel à la Ligue des Patriotes avec cette inscription : « Ardemment comme toi nous aimons la patrie, et nous nous dévouerons aux blessés. » Vous rappelez-vous un des innombrables épisodes, de la plus pure beauté, qui composent sa vie? Sur le champ de bataille de Patay, la guerrière

transformée en fille de charité soutint dans ses bras la tête d'un blessé anglais, et l'encouragea, l'assista dans son agonie. Quelle image de la France! Quel témoignage sur notre race généreuse, sur ces hautes âmes françaises sans peur et sans reproche!

Jeanne d'Arc est une force vive, digne de représenter bien autre chose encore que notre réconciliation nationale. Cette personne surhumaine, toute pleine d'une pitié divine, nous devons l'opposer à l'indigne surhomme, d'une férocité diabolique, où se complaît aujourd'hui la Germanie. Qu'elle soit un étendard au-dessus des peuples unis pour le triomphe de la civilisation!

14 mai 1915.

LE COMBAT ÉTERNEL

DE

JEANNE D'ARC

LE COMBAT ÉTERNEL

DE

JEANNE D'ARC

La figure sublime de Jeanne d'Arc, toute la journée d'hier, a dominé la vie de Paris. Les fleurs se sont accumulées autour de ses statues, et les prières autour de ses autels. Au milieu d'une immense sympathie populaire, la Ligue a porté sa couronne place des Pyramides, au lieu que la guerrière arrosa de son sang.

La délégation anglaise nous précédait immédiatement. Elle venait apporter en termes clairs au génie de Jeanne l'hommage que déjà Shakespeare, presque involontairement, lui rendait, quand il faisait dire à l'héroïne, qu'il détestait encore ce mot sublime : « Si mon corps et le sacrifice de mon sang ne suffisent pas, eh bien ! prenez mon âme. Mon corps, mon âme, tout, pour que l'Angleterre n'ait pas le dessus sur la France. » C'est dans ce drame, pourtant

injurieux, d'*Henry VI*, assez pauvre pièce d'ailleurs, que commence, que se peut entrevoir l'adhésion de l'Angleterre au culte de Jeanne. Shakespeare avait l'âme trop haute pour méconnaître complètement la martyre. Mais c'est au cours de cette guerre-ci que l'Angleterre donne son adhésion parfaite à notre libératrice. Aujourd'hui, Jeanne devient l'une des forces qui agissent sur l'Angleterre, qui vont, dans une certaine mesure, l'aider et nourrir son âme.

Le président de la Ligue n'avait à dire que trois mots : « Patriotes de tous les partis, nous apportons notre hommage à l'héroïne qui sauva la patrie. Bientôt, — nous en avons plus que l'espérance, la certitude, — bientôt, nous célébrerons autour d'elle la fête de l'union sacrée et la commémoration éternelle des victoires de 1914 et 1915. Gloire aux soldats de la France, dont Jeanne d'Arc est la patronne. » La place des Pyramides et les rues voisines étaient pleines d'un public unanime, soulevé par l'enthousiasme de ces sortes de miracles qui, depuis dix mois, transfigurent la France. Les femmes, des bouquets à la main, étaient venues par milliers à l'Appel des jeunes filles de Paris que nous avons eu l'honneur de publier.

Toutes ces mères, ces filles, ces sœurs, ces fian-

cées, se rendaient compte, sans aucun doute, que sur cette place où elles se pressaient, cette belle statue, cette jeune fille tout en or, a réellement vécu, a souffert exactement de la même manière que souffrent nos soldats près de leurs tranchées. Elle fut blessée comme eux, étendue à terre comme eux.

Vous vous rappelez ce que fut, il y a cinq siècles, la scène tragique. C'était après le sacre de Reims. En dépit des pacifistes de ce temps-là qui jugeaient que les succès obtenus étaient assez grands, qu'il fallait se contenter du petit royaume de Bourges et laisser l'île de France aux Anglais, Jeanne d'Arc avait entraîné l'armée sous les murs de Paris. En personne, elle donna l'assaut à la porte Saint-Honoré, franchit le premier fossé plein d'eau profonde et se trouva vers cinq heures du soir, avec quelques-uns de ses gens, devant un second fossé qui la séparait des murailles. Que se passa-t-il alors ? Une scène des tranchées, que nous connaissons par un des ennemis de Jeanne et de la France, le mystérieux bourgeois de Paris :

« Là, dit-il, était leur Pucelle, avec son étendard, sur le dos d'âne entre les deux fossés, qui criait à ceux de Paris : « Rendez-vous, de par Jhesus, à nous autres, et vite, car si vous ne vous rendez pas avant

qu'il ne soit nuit, nous y entrerons par force, le vouliez ou non, et tous serez mis à mort sans merci. » — « Voire, dit un, paillarde ! ribaude ! » Et tira de son arbalète droit à elle et lui perça la jambe tout oultre. »

Jeanne resta étendue jusqu'au soir sur le revers du fossé, ne cessant pas d'exciter ses gens à l'assaut.

Voilà un beau récit du quinzième siècle et je ne résiste pas au désir de mettre tout à côté un récit d'aujourd'hui, une page toute chaude encore de la bataille d'Arras, que m'envoie mon ami Maurice Toussaint, bon écrivain lorrain et vaillant caporal qui fut blessé dans l'assaut :

« Or donc, le... au soir, après que l'aumônier eut béni notre bataillon qui devait, le premier des trois, monter à l'assaut des tranchées allemandes .... nous nous mîmes en route.

« La nuit était claire et nous accomplîmes de gaieté de cœur les douze kilomètres qui nous séparaient des premières lignes. L'artillerie française tirait et d'heure en heure son tir augmentait d'intensité. J'ai su depuis que onze cent cinquante pièces avaient à battre en largeur une zone de 15 kilomètres et en longueur cinq à six environ. Quand nous

fûmes dans le boyau d'accès de premières lignes, que nous avions creusé nous-mêmes les jours précédents, c'était l'aube. A six heures du matin, la canonnade, qui n'avait pas cessé depuis la veille à neuf heures du soir, se fit entendre plus forte, et, jusqu'à dix heures, ce fut un bombardement par tir rapide : le nombre d'obus à tirer dépendait des objectifs et des calibres. Quel terrifiant spectacle ! Avec les mines que le génie faisait éclater, vous auriez cru que la terre entr'ouverte faisait jaillir des torrents de feu.

« Nous devions marcher à l'assaut *au pas*, mais pas tout de suite. Le..e d'infanterie qui devait partir avant nous et déclancher le mouvement ne quitta les tranchées, par un boyau souterrain, qu'à deux heures du soir. La plupart des compagnies de ce régiment franchit, sans un coup de fusil des Boches, les trois premières lignes : mais une, malheureusement — celle derrière laquelle la nôtre devait marcher — se trouva arrêtée par le feu de trois mitrailleuses placées en première ligne, que notre artillerie n'avait pas détruites, et que nos avions non plus, n'avaient pas repérées. Pour éviter le même sort que celui de nos camarades, ... nos officiers nous firent effectuer à plat ventre un mou-

vement tournant par la route.................., de façon à prendre les mitrailleuses à revers. C'est à ce moment-là que je fus avec mes camarades, le témoin impuissant d'un spectacle honteux de la part des Boches : deux pauvres blessés du ᵉ, en train de se faire leurs pansements entre eux, furent visés par les mitrailleuses boches, tués, arrosés de pétrole et brûlés par une grenade, lancée sur eux. Pour en revenir à mon sujet, nous dûmes, provisoirement, renoncer à notre but, car outre que les Boches commençaient à nous « sonner » pour de bon, la nuit approchait et il nous fallait occuper les tranchées et les boyaux boches, et les mettre en défense pour parer à toute contre-attaque. Aucune ne se produisit : l'ennemi se borna à tirailler et à lancer des fusées.

« Le lendemain matin, alors que nous prenions nos dispositions pour cerner les mitrailleuses boches, un avion repéra le boyau où nous avions passé la nuit et nous fûmes soumis à un bombardement intense. C'est à ce moment que je fus blessé.

« Tandis que, sur le coude gauche, sous les obus et sous les balles, je me traînais au poste de secours du ᵉ, je vis les trois mitrailleuses que pendant ce temps mes camarades avaient prises et exposées bien en vue sur la tranchée.

Ici mes souvenirs de bataille s'arrêtent, mais vous ne sauriez trop insister sur la volonté qui nous enflammait tous, sur l'attitude du ᵉ corps et sur les Boches qui criaient : « Kamarad », en se voyant zigouillés.»

Quel vaillant récit ! Je peux bien dire dès maintenant ce que l'histoire écrira : nos soldats dépassent leurs devanciers des plus grandes époques. Ils ont l'acharnement à vaincre qui animait la guerrière lorraine et qu'elle avait bien du mal à communiquer à ses compagnons d'armes. Aujourd'hui, nous sommes tous réconciliés par le danger et par l'admiration et l'amitié que nous inspirent nos officiers et nos soldats. Mais au temps de Jeanne, il n'en allait pas ainsi : « Paillarde, Ribaude », vous avez entendu ces injures, que du haut de la courtine lui jetait l'archer parisien. Elles ont retenti quatre siècles.

Durant quatre siècles, des Français ont traité l'héroïne de simulatrice, d'hallucinée, que sais-je encore de pis. Il a fallu les travaux de Quicherat et les textes mêmes du procès. Mais l'œuvre de réparation n'est pas achevée. Hier, il y avait encore des gens, comme l'archer parisien de la porte Saint-Honoré, qui la repoussaient et la prenaient pour

cible. J'ai vu et entendu combattre Jeanne d'Arc au Palais-Bourbon.

Pendant huit années, j'ai fait partie à la Chambre d'une commission chargée d'examiner l'institution d'une fête nationale de Jeanne d'Arc. A la mort de M. Aynard, on m'avait fait l'honneur de me confier le rapport. Dès les premières séances, il apparut avec évidence qu'un certain nombre des commissaires, n'osant se déclarer tout haut contre l'opinion générale, utiliseraient tous les moyens obliques pour faire échouer le projet. « Nous sommes des hommes politiques, disaient-ils, et nous devons examiner les résultats politiques de notre décision. » Entendez : nous sommes des produits électoraux et nous devons examiner la chose de notre point de vue électoral. « Supposons qu'elle soit instituée, cette fête de Jeanne d'Arc. Dans nos villages, comment pourra-t-on la célébrer ? Vous le savez bien, c'est à l'église qu'elle aura son éclat. Le curé prononcera en chaire le panégyrique. L'instituteur pourra bien essayer d'une conférence çà et là, à la mairie. Elle ennuiera. Au bout de quelques années la fête nationale de Jeanne d'Arc sera devenue l'affaire de l'Église toute seule ».

Pendant le procès de Jeanne, à Rouen, un des

assistants, un lord anglais, après une réplique de la prisonnière, ne peut se retenir de s'écrier :

« La vaillante fille, que n'est-elle Anglaise ! »

Que n'est-elle libre-penseuse ! Que n'est-elle franc-maçonne ! C'est juste le cri que je croyais entendre autour de moi dans la commission.

Quel aveu d'impuissance ! Quelle inintelligence de la vie complète ! Quel consentement détestable à une humanité dépouillée de sa part héroïque !

Nul de nos adversaires, toutefois, je tiens à le dire et redire, n'eut un mot déplacé, le moindre mot suspect, contre la martyre elle-même. Ribaude ! Paillarde ! sont restés pour compte à quelques malheureux. On admirait, on aimait la Pucelle, mais on redoutait les puissances religieuses qui s'exhalent du récit de sa vie, ces puissances qu'il y avait dans son âme et qui la soulevèrent si haut.

O misère d'un monde de dirigeants qui méconnaît les conditions de toute grande action !

Heureusement cette époque est passée. Un torrent d'enthousiasme et de dévouement vient d'emporter les petits plans avec les petites gens. Il fallait mourir ou favoriser les forces vives. Aujourd'hui, les patriotes, c'est-à-dire tous les Français, accueillent, appellent tous les moyens humains et divins qui

peuvent grandir chaque homme et l'élever au-dessus de sa destinée quotidienne : « Le miracle de la Marne », cette victoire où la part mystérieuse de l'enthousiasme est immense, va dégoûter pour longtemps notre nation d'un certain nombre de platitudes stérilisantes, et rendre cher à tous l'âme, la tradition, les cœurs disciplinés, le souffle divin tel que le révèlent nos génies, nos saints, nos héros, nos armées. C'est quelque chose de bien saisissant dans une journée comme celle d'hier, l'émotion de Paris, de cette immense population si prompte à vibrer devant le surnaturel ou devant le surhumain. Une fois de plus, Jeanne d'Arc est en train de triompher dans cette lutte que, de son vivant et depuis sa mort, elle eut toujours à soutenir contre les habiles gens, désireux d'entraver sa mission éternelle.

17 mai 1915

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE 30 MARS 1916

SUR LES PRESSES DE PROTAT FRÈRES

A MACON

POUR LE COMPTE D'ÉDOUARD CHAMPION

SOUS-LIEUTENANT

AU 26e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.